



Fiche n° 1732

Peu m'importe si l'histoire nous considère comme des barbares...

Sortie 20.02.2019 - 2h20

Roumanie/France/Allemagne

Du 10 au 23 avril 2019

PEU M'IMPORTE SI L'HISTOIRE NOUS CONSIDERE COMME DES BARBARES...

de Radu JUNE

avec Ioana Iacob, Alexandru Dabija, Alexandru Bogdan

2h20 - Roumanie/France/Allemagne - VO - sortie 20.02.2019

En 1941, l'armée roumaine a massacré 20 000 Juifs à Odessa. De nos jours, une jeune metteuse en scène veut retranscrire cet épisode douloureux, par une reconstitution militaire, dans le cadre d'un événement public. La mise en scène sera-t-elle possible ?



La metteuse en scène Mariana (Iona Iacob) entourée de ses acteurs et figurants. Photo Météore Films

Après son documentaire sur la mémoire de l'extermination des Juifs de Roumanie, le cinéaste transpose la même époque dans la fiction «Peu m'importe si l'Histoire nous considère comme des barbares», une comédie juste sur la relation d'un pays à son récit national et à ses démons.

Pour accompagner la découverte de cette drôle de comédie, un conseil : voir, dans la mesure du possible, l'essai précédent de Radu Jude, *Tara moarta (The Dead Nation)*, documentaire de 2017 resté inédit. Composé uniquement d'archives photographiques noir et blanc en banc-titre, reliques mouchetées, mutilées ou déchirées parfois, du studio d'un photographe installé dans un village du sud de la Roumanie. La plupart sont des portraits posés de villageois, entre 1936 et 1944.

Certaines photos sont si tachées et oxydées qu'elles deviennent des paysages abstraits ou des visions du néant. Ce néant, on en entend les mots quotidiens par la voix off rythmant l'heure et demie du film, lecture de bribes du journal intime du poète, écrivain et médecin Emil Dorian, Juif vivant à Bucarest, qui rend compte de l'horreur qu'il voit jour après jour, de l'extermination qu'il comprend... La communauté juive roumaine comptait environ 800 000 âmes ; la moitié fut décimée. Vinrent ensuite les Soviétiques.

Pour rétablir l'histoire presque sans trace, donc sans restitution documentaire possible des persécutions des Juifs en Roumanie, succède ce nouveau film : sinon son illustration, son évocation par la fiction. Une farce dont le titre est une citation directe du vice-président du Conseil Mihai Antonescu, appelant de ses vœux l'expropriation et l'exécution des Juifs en vue de la «roumanisation», comme d'autres appelaient à l'aryanisation : «*Peu m'importe si l'Histoire nous considère comme des barbares.*» Il n'y a pas, à Bucarest, de lieu de mémoire de la Shoah ; il n'y a que ce Musée militaire national brinquebalant pour témoigner d'une histoire officielle, entre exposition d'opérette et alignement délabré, avec des rangées de mannequins soldats sous verre ou allongés pour les étreintes de corps à corps à mort en bizarre happening et des engins de guerre, armes et tanks éventrés qui se patinent au soleil. C'est le décor réel où la jeune metteuse en scène Mariana Marin (Ioana Iacob, de jolis faux airs de Paula Prentiss) prend ses quartiers pour les répétitions de son spectacle consacré au sort des Juifs pris en tenaille entre les armées allemandes, roumaines et soviétiques, se livrant assaut selon les alliances mais s'entendant toujours pour les pendre et les détruire, eux, les Juifs (et les Tsiganes aussi).

La force sans sermon du film de Radu Jude (qui avait réalisé *Aferim !* en 2015) est dans son déséquilibre maintenu entre le bordel farcesque proche de la comédie italienne (le peuple des figurants, acteurs d'un jour, et leurs facéties, chacun ayant son mot à dire sur ce qui convient ou pas à la mise en scène plus souvent qu'à son tour) et son endurance maîtrisée de scènes étirées qu'il orchestre, des séquences entières en un seul plan, toujours très vives, de la pluie jusqu'au beau temps, au gré des avanies et des intempéries.

Texte sanglant : Sur ce fil élastique, entre ce qui «se tient mal» et ce qui «tient la longueur», il y a ce petit bout de femme qui tient tête à tout le monde. A son amant passager d'abord, qui repart, pilote de ligne, vers d'autres contrées et d'autres maîtresses, juste après que Mariana lui avoue qu'elle est peut-être enceinte. Question d'une progéniture laissée en suspens, planant sur le film comme une inquiétude historique de plus - une inquiétude du futur. Mariana tient tête aussi, et surtout, à l'émissaire de la municipalité (cordons de la bourse de son spectacle), lequel, en dialogues cyniquement érudits, veille à ce que Mariana n'aille pas trop loin dans la représentation des pogroms, des tueries. Le problème de la spécificité de l'Holocauste au regard de la litanie des massacres de l'humanité, antienne connue relativiste, offre les scènes relativement gênantes et réjouissantes, «morettiennes», d'une dispute infinie entre la jeune artiste de tempérament et ce censeur souriant. Il faudra ruser avec les sourires.

Le film avance en équilibriste agile dans son ingratitude recherchée, avec cette trivialité drôle d'enchaîner, par exemple, une brève parodie d'Elena Ceausescu et, hop, la lecture *in extenso* d'un texte sanglant d'Isaac Babel. Jouer à la guerre. Jouer la guerre. Déjouer l'histoire et montrer, dans un spectacle de rue, le nauséabond antisémite qui court toujours - les rues. Reconstituer est une bataille - c'est le travail et la mission de Mariana. Filmer cette bataille livrée est la seule victoire certaine. C'est le film. *Libération*

A SUIVRE : COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT de Eva Trobisch –
et le 23 avril : **J'VEUX DU SOLEIL** DE Gilles Perret en sa présence